Sur les fruits d'un Noyer

J. Decaisne

To cite this article: J. Decaisne (1860) Sur les fruits d'un Noyer, Bulletin de la Société Botanique de France, 7:2, 102-103, DOI: [10.1080/00378941.1860.10836528](https://doi.org/10.1080/00378941.1860.10836528)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1860.10836528>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 8

View related articles [↗](#)

caise, rédigé au point de vue spécial de la statistique et de la géographie botaniques.

Dans une prochaine séance, j'aurai l'honneur de présenter à la Société un spécimen de ce catalogue, avec l'indication des faits connus et des lacunes à remplir.

M. Decaisne présente à la Société des fruits de Noyer commun (*Juglans regia*), remarquables par la diversité de leurs formes et de leur grosseur.

Il fait observer qu'en s'appuyant exclusivement sur les caractères de ces fruits, et en ne tenant pas compte de leur origine bien connue, on serait amené à voir, dans chacune de ces formes, autant d'espèces bien caractérisées; qu'entre les noix ordinaires, les grosses noix rugueuses, les noix oblongues et la noix naine, ronde ou déprimée, à peine plus grosse qu'une cerise des bois, qui lui a été envoyée d'Avignon par M. Antenosi, il y a plus de différence qu'entre celles de plusieurs Noyers américains, tenus jusqu'ici pour de bonnes espèces. Il en conclut que les Noyers rentrent dans la catégorie des autres plantes cultivées que l'on cite comme très polymorphes (les Cucurbitacées, les Crucifères, les arbres à pépins et à noyaux), et cela avec d'autant plus de raison qu'à la variabilité de leurs fruits s'ajoute celle des feuilles, qu'on trouve simples ou composées, entières ou découpées, etc.

Ces différences de formes, de taille et d'aspect, dans une même espèce, auxquelles, jusqu'à ce jour, les botanistes n'ont donné qu'une faible attention, probablement parce qu'ils étaient sous l'empire de l'idée que les variations des plantes soumises à la culture étaient d'insignifiantes monstruosité, ces différences sont beaucoup plus anciennes qu'on ne serait tenté de le croire. Elles ont été déjà signalées par Bauhin, qui reconnaît, dans le Noyer, des races très distinctes par la grosseur des fruits, ainsi que par la dureté et la coloration du bois. Il y a plus, Plinius lui-même parle de plusieurs espèces de Noyers, qui diffèrent par la dureté ou l'épaisseur de la coquille, le nombre de loges du fruit, uni- ou quadriloculaire, et enfin par la faculté de produire deux fois l'an. Tous les arbres d'ancienne culture sont dans le même cas, et nous voyons déjà que, pour le Prunier et l'Olivier, Plinius, Varron, Columelle et d'autres auteurs mentionnent un nombre considérable de races et de variétés, désignées par autant de noms différents dans la langue populaire, absolument comme nous le voyons aujourd'hui dans nos catalogues d'arbres fruitiers.

On peut tenir pour certain que plus les recherches des botanistes se multiplieront dans cette nouvelle voie, qu'on pourrait appeler l'*exégèse des espèces*, plus exactes seront les diagnoses spécifiques, et plus uniforme aussi deviendra la notion de l'espèce. Un des premiers bénéfices qui en résulteront, sera de décharger la science d'une multitude d'espèces créées au hasard,

sans caractères déterminés, dont la nomenclature surcharge la mémoire, et qui rendent fatigant et souvent très inutile l'emploi de certaines Flores locales, où les bonnes espèces sont, pour ainsi dire, perdues dans la multitude des mauvaises.

M. Eug. Fournier, vice-secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

DE LA VALEUR HISTORIQUE ET SENTIMENTALE D'UN HERBIER,
par M. LÉON DUFOUR.

DEUXIÈME PARTIE (1). — SOUVENIRS D'ESPAGNE.

(Saint-Sever-sur-Adour, février 1860.)

Quelle immense période de ma vie de naturaliste vient se réveiller, se rejuvenir, se passionner à la vue des échantillons de mon herbier de la péninsule espagnole, de ces échantillons recueillis pendant une expatriation volontaire devenue une campagne de sept ans !

Posez dans mes souvenirs fidèles, divines plantes castillanes, navarraises, aragonaises, valencaises et catalanes; apparaissez avec les charmes qui firent et qui font encore les délices de ma vie ! Ressuscitez de votre froide demeure, noms amis, noms illustres ! Dessinez-vous, montagnes, collines, vastes déserts, avec cette parure botanique inaperçue, ignorée de tous, excepté du scrutateur avide qui savait y déceler l'aliment de sa passion !

Et quand je viens à feuilletter cet herbier, chaque plante évoque, retrace à ma pensée des scènes graves, des victoires, des revers, des joies, de la tristesse, des regrets, les vicissitudes, les instabilités inhérentes à l'état de guerre. C'est toute une histoire écrite sur le pétales et les feuilles de ces échantillons.

Parti aux premiers jours de mars 1808 comme médecin militaire, je ne cessai point un instant de consacrer tous mes loisirs professionnels aux recherches d'histoire naturelle. J'eus le rare bonheur, malgré le caprice des armes, de rentrer, après la longue période signalée, dans le foyer domestique, avec ce trésor scientifique qu'on ne me disputa jamais et qui ne coûta à personne ni une plainte ni un reproche.

Mon bréviaire botanique fut l'*Enchiridium* de Persoon, qui, à mes yeux, justifiait son épigraphe *in parvo copia*. C'était un don de l'auteur même.

Je touchais à ma vingt-huitième année, lorsque je franchis radieux la frontière internationale à Irun, et je fis presque toujours à pied le trajet de cette

(1) La première partie de ce travail a été lue par M. Léon Dufour à la session extraordinaire tenue à Bordeaux. Voyez le Bulletin, t. VI, p. 526.